

IN MEMORIAM

Monique Lise Cohen

Le cœur et son trésor

[...] là où est ton trésor,
là aussi sera ton cœur
Matthieu, 6:21

DANIEL COHEN

Des êtres que j'ai rencontrés, en a-t-il été de plus émouvant que Monique Lise Cohen, poète, philosophe, historienne, écrivaine ? Nous l'avons perdue au début de novembre, l'an passé.

Elle m'appela avant d'être opérée, en 2019, m'informa de la gravité du diagnostic prononcé par des spécialistes. Elle releva le défi, se rétablit, rouvrit ses cahiers, enrichit son œuvre.

Ma dernière visite à Toulouse remonte à janvier 2019.

Il y avait eu un entretien mémorable, chez Christian Saint-Paul, sur Radio Occitanie, autour de la création personnelle et éditoriale. Elle vint à Paris, à la fin du printemps suivant ; je la reçus aux Éditions Orizons. Nous déjeunâmes au pied de Saint-Étienne-du-Mont, en haut de la rue de la Montagne Sainte-Genève. Elle me quitta sur le trottoir de la rue des Écoles et, longtemps, mes yeux suivirent sa silhouette, peu à peu nébulée, tandis qu'elle s'enfonçait dans la foule. Ce vendredi-là fut celui de notre ultime rencontre.

Je publiai encore un livre d'elle. Nous nous appelâmes lors du confinement de mars-mai 2020. Elle me dit qu'elle travaillait d'arrache-pied à la proposition d'un livre que je lui avais suggéré d'écrire, si possible sous forme d'une fiction : narrer un militantisme social, autrefois marqué à gauche, puis une recherche d'une foi, la juive. Il n'y avait là rien de rare : d'aucuns, nés dans les années 40, s'étaient engagés dans les années 60 avec la volonté que justice se fît en faveur de la classe ouvrière. Mais il y avait aussi la déception, les doutes et, progressivement, le retour à la matrice originelle : la question juive, celle qu'on a peut-être enfouie en son tréfonds et qui, comme un geyser, jaillit et vous prend par les entrailles. La question juive des Juifs c'était alors la remontée du tragique ; on ne l'avait pas ensevelie ; il

avait fallu d'abord se reconstruire ; les historiens déblayaient la poussière du temps. Les morts criaient en notre tréfonds. Monique Lise Cohen, déjudaisée, eût été peut-être intéressante. Celle repartie du côté des vivants et des morts juifs, atteindra cette consécration : l'affleurement des Mots ; en les engageant sur la ligne difficile de la pensée, elle deviendra celle que nous honorons. En France, dans cette catégorie d'artistes, il n'est à mes yeux que Liliane Atlan ; elle eut une fin de vie naufragée par la maladie mais son œuvre théâtrale et littéraire est un phare.

Dans le roman que j'avais proposé à Monique Lise d'entreprendre, je lui avais suggéré de partir de son action politique, d'architecturer ensuite et sa révolution intérieure et la figure d'un Dieu tirée d'un feu ardent, dont la cristallisation millénaire avait bâti une praxis collective, distincte du rapport que nous aurions ou n'aurions pas avec la substance du Dieu créateur et incréé.

Au dix-huitième siècle, moment présumé coïncider avec l'avènement de la Raison, il y eut Kant — et cette phrase considérable : « l'homme est sans doute assez peu saint, mais l'humanité dans sa personne doit être sainte pour lui. » Je le lui dis en cet échange qui finit par aboutir à autre chose. Monique Lise me mit en garde. Le penseur de Königsberg, dit-elle, avait écrit des mots rudes sur les Juifs. Les Européens, des temps classiques — ne convoquons pas ceux des temps modernes — s'étaient autorisés à fixer des lignes définitives. Kant avait proposé que les Juifs euthanasient leur religion et, ce faisant, s'euthanasient en tant que tels. « L'euthanasie du judaïsme », écrivit-il, « est la pure religion morale, avec l'abandon de tous les anciens dogmes. » « Oui », dis-je, à Monique Lise, « comment ignorerai-je, et quoi qu'il puisse romancer, que le peuple juif sait, de science et d'intuition, qu'en nulle part, en nulle et nulle part, il jouirait toujours de ses biens, ou conserverait sa vie collective à l'échelle, même très relative, de l'Histoire des hommes en temps de paix ; son errance est le sujet secret de ses monologues, de ses cauchemars : personne ne lui prouvera qu'elle s'est achevée. » Pour autant, le regard critique que des philosophes, comme Kant, Hegel ou Nietzsche, posaient sur les Juifs dénotait-il un antisémitisme radical ? L'on se référera, sur cette question, au beau nuancier qu'a apporté le philosophe israélien Yirmiyahu Yovel dans son livre nourricier, *Les Juifs selon Hegel et Nietzsche. La clef d'une énigme*, paru au Seuil, en 2001, l'année de notre rencontre.

AINSI avait été *notre* relation, ainsi se prolongea-t-elle, quasiment une vingtaine d'années — relation conquise d'emblée sur les hauteurs, bousculée par quelques disputes, refroidie après une brève rupture ;

mais ensuite elle ne cessa d'élargir le cercle que nous venions de reconstituer. Tout cela irrigué de souvenirs et de circonstances sans lesquels peut-être l'idée de dépassement n'eût pu poindre avec la même résolution : atteindre tel cap, n'en pas démordre.

Né dans un milieu traditionaliste, j'acquis très tôt mon indépendance. Affranchi des valeurs qu'il m'avait inculquées, les littératures du monde, et plus singulièrement la française, furent et demeurent ma boussole. Non que j'eusse jamais oublié les quatorze premières années de mon existence ; or le besoin des mots, comme source vitale de mon dire et de mon faire, creusèrent un cheminement aux antipodes de la foi dans laquelle j'avais été éduqué.

La mort de ma mère fit trembler la paroi, mais plus nettement, à l'instant où le monde s'était pensé, même brièvement, avec la réunification allemande et l'effondrement de l'URSS, hors de l'Histoire, la question juive réapparut dans son noyau historique, sujet plus à charge qu'à décharge. Le jeu voluptueux consistant à faire du judaïsme un ennemi antique, d'autant plus dangereux, qu'on le considérait tantôt dépenaillé, tantôt travesti, réintérait les clubs et les associations.

D'aucuns, parmi les auteurs d'Orizons, fort peu d'ailleurs, sont d'origine juive ; nous en avons excipé pour évoquer des souvenirs ; ni avec Charles Dobzynski, ni même avec Claude Vigée, il n'y eut de relation à la fois plus soudée et plus déterminée que celle engagée avec Monique Lise. Je demeurai peu concerné par sa pratique juive ; notre passerelle relevait d'un sentiment qui n'avait pas à se dire : l'enfance et sa problématique et le besoin de recourir à la littérature comme lumière, moelle, omphalos.

JE reçus — je ne la connaissais pas — une lettre chaleureuse. J'avais publié *Psoas*, récit sur la mort de ma mère. Elle travaillait dans la grande bibliothèque municipale de Toulouse et enregistra, parmi les nouveautés, mon récit. Elle le lut d'une traite. *Psoas* succédait à *Cancériade*, publié vingt ans plus tôt, qui, alors, étalait une flaque de souffrance — ma jeune vingtaine. Sans *Cancériade*, sans *Psoas* et leurs imperfections, je n'aurais pu surmonter la disparition de ma créatrice.

Écrivain, je le serais devenu à la force du poignet et avec la foi du charbonnier, mais éditeur, par quel miracle ?

MONIQUE LISE avait le génie de l'amitié.

La nôtre fut vertébrale d'emblée, je l'ai dit. Quand elle frappa à ma porte, une première fois, je fus frappé par son physique : elle était

petite de taille mais elle avait, sur la tête, un casque de cheveux abondants, épais, noirs, qu'elle couvrait d'une toque ou d'un chapeau, des yeux en amande, tristes ou vifs, qu'une intelligence insigne articulait. Elle écoutait, disait peu, décontenançait tantôt, laissant passer un rire perlé, moqueur ou sincère.

Ce qui compte tient surtout à la qualité d'une œuvre de philosophe et de narratrice d'un moi qui, sans cesse, revient, avec un doigté de dentelière, au nœud gordien qu'elle n'aurait pu trancher sans assécher sa vitalité. La force de son inspiration ressortit à sa capacité à lisser l'idée, à lui infiltrer une plastique élégante, notamment dans ses récits. Dans son œuvre de penseur, cette efficacité se double de rigueur.

On peut regretter qu'elle n'ait pas reçu, dans sa famille spirituelle, l'accueil que les théologiens de la foi chrétienne lui ont réservé. Sur le tard, en somme dans l'année qui précéda son départ, on commenta, sur le site du CRIF, *Job, de l'errance du cœur au secret de l'embryologie*, et, une année après, *Jésus, médiateur d'une alliance nouvelle*. Or *Les Juifs ont-ils du cœur ? Une intime extériorité*, son œuvre maîtresse, qu'elle avait, sur mon conseil, entièrement réécrite, après une première publication,¹ eût dû mériter plus de considération. Certes, elle l'obtint, dans un cercle de fidèles. Je ne sais pas si les morts redeviennent, même en petite part, comme un cœur géminé à celui de leurs survivants ; parfois, la méconnaissance se transforme, grâce à eux, en progressive reconnaissance. Plaçons toute restauration au cœur du réel — l'œuvre d'un écrivain ou d'un philosophe se mérite. *Les Juifs ont-ils du cœur ?* s'innerve d'une constante audace, d'une longue patience.

Monique Lise Cohen avait-elle été guidée par l'appel de son corps, lorsqu'elle m'écrivit, avant de prendre un repos estival, qu'elle laissait son dernier ouvrage se nourrir de son propre levain ? Elle me l'adressa, deux mois plus tard, au milieu d'octobre, en somme à la fin de sa vie. Au mois de septembre, à la veille du cycle festif de Tichri, elle m'appela ; elle se déclara en bonne forme.

Ce texte n'est pas le roman que j'avais espéré. La question de l'effacement de la fiction, en tant que projet personnel, m'avait toujours paru énigmatique chez une auteure pénétrante. Maurice Blanchot : « l'écrivain est celui qui vit avec fidélité et attention, avec émerveillement, avec détresse dans l'imminence d'une pensée qui n'est jamais

¹ Un quart de siècle plus tôt, chez Vent Terral, avec une longue introduction d'Henri Meschonnic que, d'ailleurs, il reprendra, en 2001, dans *L'Utopie du Juif*, chez Desclée de Brouwer.

que la pensée de l'éternelle imminence »². Elle avait étudié Levinas en profondeur et on sait qu'il n'avait pas mégoté la considération de Blanchot qui, quoi qu'on puisse penser de sa sympathie des idées fascisantes, avant-guerre, fut ensuite courageux³.

J'aurais pu ajouter qu'il y a, dans tout texte, roman inclus, cette « imminence de la pensée ». Longtemps, lui racontai-je, je m'étais méfié des fictions d'Alexandre Dumas ; je décidai, au milieu de ma cinquantaine, à charger mes préjugés ; je n'oublierai jamais l'émerveillement qu'avaient laissé ses mousquetaires et, surtout *Monte Cristo*, personnage biblique s'il en est, par son cheminement entre le Mal infligé et la Rédemption, une fois vendangée la revanche du justicier — chercher son amende, au sens d'amendement, au cœur de notre fatras humain. Une année plus tard, de passage à Toulouse, pour signer mon *Trésor familial des rythmes*, chez Christian Thorel (Ombres blanches), elle me dit qu'elle ne trouvait pas assez de mots pour me remercier de l'avoir poussée à dépasser ses réticences. Il y eut, sur son visage fragile, un mélange de bonté et de plaisir. Je l'exhortai à ne pas abandonner la partie, lui dressai une liste d'une vingtaine de titres qu'il lui faudrait ouvrir coûte que coûte. Elle suivit partiellement ce conseil pressant mais je doute qu'en profondeur, et si tardivement, elle fît du roman le massif qu'il n'a cessé d'être dans ma vie de lecteur.

Aussi de roman, signé de son nom, je n'en obtiendrai jamais. Cela supposait-il, pour elle, une dispersion inutile ? Le récit filait mieux, ne lui ravissait pas la clé des portes qui, longtemps closes, disait-elle, s'ouvraient et permettaient à sa mémoire, en quêtant les mots, de témoigner *pour elle*. En sourd, par-delà telle nuit, un sentiment de sérénité.

JE lui rendis une première visite à Toulouse en 2003. Elle avait organisé une signature chez « Ombres blanches », peut-être la plus belle des librairies françaises ; il s'en suivit une relation espacée mais cordiale avec Christian Thorel. Elle me fit connaître Toulouse. J'y avais passé une semaine, jadis, en 1974. Nous fîmes des balades dans la campagne environnante. Je lui conseillai de s'atteler exclusivement à une œuvre que je sentais mûrie. Elle acquiesça avec feu.

² Phrase repérée dans « L'éternelle imminence » d'Ariel Denis, épigraphe d'une étude parmi d'autres, dans le fameux « Julien Gracq » des *Cahiers de l'Herne*, paru en 1972, phrase qu'elle aurait appréciée.

³ Il aida la fille du philosophe, de l'éditeur de journaux Paul Lévy, père d'un futur ténor du barreau, Thierry Lévy, quelques autres aussi, à échapper à la traque des Juifs, lancée par les Allemands et Vichy.

Elle privilégia son retour au judaïsme, un brasier chaleureux — il stimule par l'étude, la prière, la capacité à nourrir le cœur, après la Catastrophe. Résister — par l'expérience millénaire de la sagesse et de la méditation autour du vivant. J'ai gardé, intégralement, notre correspondance. Je l'ai lue dans le désarroi de ce dernier novembre. Les mots me manquaient, se refusaient ou se dévitalisaient au moindre effort. D'ailleurs, j'étais sorti exsangue de l'écriture de *Prague, de leur fenêtre* et d'un travail éditorial dévorant.

En 2009, il y eut une fameuse rencontre avec Claude Vigée à « Ombres blanches » qu'elle avait organisée. La magnifique méditation qu'il nous offrit sur la poésie, sortie d'un trait, nourrie de vers, de réflexions sur la création baudelairienne, à la suite de la publication du premier des trois ouvrages qu'il m'avait donnés, entre 2009 et 2011, m'est restée comme l'un des beaux moments de mon expérience éditoriale. J'ai dit pourquoi Claude Vigée y a tant compté. (Voir mon texte placé dans la page dédiée aux auteurs édités chez Orizons et disparus).

Je revins à Toulouse en 2011, en 2015, en 2016, en 2018 et enfin en 2019. Monique Lise m'offrit toujours, et avec générosité, son hospitalité. J'aimai son appartement, clair, aux murs chargés de livres. Dans son living, il y avait la part affectée au bureau et l'autre au repos. La bibliothèque, attenante à sa table de travail, était consacrée à la philosophie et aux études juives. Bibliothèque d'une érudite — ah y passer des heures ! Il y avait, sur un piano, un portrait : c'était elle dans la trentaine, un visage beau, à peine enfumé par la cigarette qu'elle tenait entre ses doigts. Non loin de là, une bibliothèque réunissait les ouvrages de philosophes contemporains, notamment ceux de Pierre Le Coz avec qui elle me mit en contact ; il me donna, plus tard, *Philip K. Dick et la Théologie*.

Quoi que j'aie fait, que je fasse, en ces temps d'idéologies saumâtres, l'incidence de ma judéité comptera malgré moi. Ainsi, dans le train qui me conduisit vers Toulouse, en la dernière de mes visites, un homme, ayant lu sur l'étiquette de mon bagage mon insupportable patronyme, ne cessa de déblatérer contre mes origines. Il semblait ne pas contrôler sa raison. Du reste, les voyageurs n'y prêtèrent pas grande attention. L'impensable silence interroge : qu'est-ce qu'être Juif en France ? que me disait ce pénible intermède dans le train ? J'eus envie, à mon retour à Paris, de réfléchir sur ce cas et écrire un article ou un petit livre sur la question juive. J'y renonçai, de crainte d'aboutir à une impasse. Le Franco-judaïsme... En nul autre pays, les Juifs n'accordèrent une considération aussi haute à leur patrie. En dépit d'une opinion souvent malveillante, ils firent de la France leur mère magnifique. Il est vrai, en nulle autre part, ils n'obtinrent autant d'attention et de reconnaissance. Je ne crois pas que je serais devenu

écrivain et éditeur ailleurs — tant le français, en tant que langue, est ma loi d'or. Que l'on ne se méprenne pas : les Juifs ne sont pas, ici et maintenant, des citoyens de second ordre dans un pays qui concède à *tous* ses nationaux des droits constitutionnels rigoureusement égaux. Mais être Juif en France, jadis affaire d'État, n'a cessé d'être une *question* ; de nos jours, elle se décline de plus en plus dans les prétoires ; les réseaux sociaux, trop souvent, la minent de leurs puanteurs et de leurs allégations farfelues.

Nous en discussions, Monique Lise et moi, autour d'un verre qu'elle m'offrit près de la véranda de sa salle de séjour. Ses chats, un siamois et un européen, se prélassaient près de nous. Pour elle, pour moi, les félins ne sont pas des compagnons purement adventifs. Blanche vécut auprès de moi aimée et sacrée ; les deux matous de Monique Lise accompagnèrent ses longues veillées d'écrivain. Et, comme habités d'une sorte de prescience, ils moururent à quelques mois près. Le siamois, mélancolique, distant, inoublié, je l'avais vu dès mon séjour en 2003. L'autre, de race européenne, une femelle dominante, eut l'âge que la milice des anges vous ravit à votre corps défendant.

IL A fallu réapprendre le deuil.

Elle m'appela un après-midi d'octobre. Elle avait composé mon numéro mais je ne fus pas celui à qui elle voulut dire quelque chose — un adieu peut-être.

Elle prononça un nom.

« Non Monique-Lise, tu te trompes, je suis Daniel ».

« Ah mon Dieu ! Ah mon Dieu ! », cria-t-elle.

Elle rompit la communication derechef, comme prise d'effroi. Ainsi se sépara-t-elle, désorientée.

Sa langue s'est brisée, dans mon souvenir, sur cette équivoque tandis qu'elle s'acheminait déjà vers l'infini.

SI peu je me laisserais porter par les illusions de l'éternité, que renfermerait la création littéraire à quelque ordre elle appartiendrait, je conclus cet adieu de huit mots :

« Quand un humain expire, où donc est-il ? », Jérémie, 14:10

Paris, 8 mars 2021

Ouvrages de Monique Lise Cohen aux Éditions Orizons :

Récit des jours et veille du livre, 2018

Le Parchemin du désir, 2009

Emmanuel Lévinas et Henri Meschonnic Résonances prophétiques, 2011

Etty Hillesum, 2013

Une âme juive – Méditations autour d'Eaux dérobées de Daniel Cohen, 2014

La Circoncision en question, 2014

Les Juifs ont-ils du cœur ? – Une intime extériorité, 2016

Métamorphose au ciel des solitudes, 2017

Job, de l'errance du cœur au secret de l'embryologie, 2018

Jésus, médiateur d'une alliance nouvelle, 2019

Daniel Cohen est né au Sahara au début des années 50 du siècle passé. Il s'installe avec ses parents en France et fonde une maison d'édition, Intertextes, en 1983. Il y édite des ouvrages traduits de l'anglais, du japonais, de l'hébreu, de l'arabe mais doit la fermer en 1993. Il devient ensuite directeur littéraire dans quelques maisons d'édition. Il fonde, plus tard, les Editions Orizons en 2007 qu'il continue de diriger ; la tenue des publications est reconnue. Quelques ouvrages capitaux ont enrichi leur catalogue. Daniel Cohen est également écrivain. Il a publié récemment *Le Trésor familial des rythmes* (2017) et *Prague de leur fenêtre* (2020).